

Vacances de la critique ?

Actes du deuxième colloque Pierre Riboulet

EDITIONS

DU LINTÉAU



JEAN-LOUIS COMOLLI
ALAIN DUPONT
FRANÇOISE FROMONOT
CATHERINE FURET
MICHEL KAGAN
ARIELLA MASBOUNGI
IRÈNE OMÉLIANENKO
THIERRY PAQUOT
JACK RALITE

Vacances de la critique

Actes
du deuxième colloque Pierre Riboulet

Paris, 24 octobre 2007

Jean-Louis Comolli
Alain Dupont
Françoise Fromonot
Catherine Furet
Michel Kagan
Ariella Masboungi
Irène Omélianenko
Thierry Paquot
Jack Ralite

ASSOCIATION PIERRE-RIBOULET, 8bis CITÉ TRÉVISE, 75009 PARIS

ÉDITIONS DU LINTEAU, 52 RUE DE DOUAI, 75009 PARIS

Quelques mots sur ce colloque...

par Jean-Pierre Weiss

Nous avons convié les conférenciers à un dîner préparatoire, on y parla de tout autre chose, ce ne fut pas plus mal. Mais le jour du colloque, nous les retrouvâmes studieux, préparés, prenant la chose à cœur.

Le débat eut l'intensité que nous lui souhaitions. Le constat était là, que nous avons choisi de dénoncer : la mode tenait lieu d'analyse, et la pensée dominante encensait l'audace sage ou la copie, reconnaissant trop souvent les seuls mérites du marché. Ce qui se vendait méritait louange, et ce qui était laissé pour compte indifférence.

Les vacances de la critique ne plurent pas à tous. Quelques spécialistes reconnus, que nous n'avions pas conviés à la tribune, firent savoir avec mépris qu'ils tourneraient le dos à notre initiative. La salle se remplit sans eux. Cela nous avait inquiété des semaines durant, et si finalement nous nous étions retrouvés seuls ? Les participants choisirent de s'exprimer, en libre conversation avec les intervenants.

Les actes parlent d'eux-mêmes. Le dérangement se justifiait et nos six invités ne ménagèrent pas plus leur pensée que celle de leur interlocuteur. Notre action est forte parce qu'elle est désintéressée. Nous voulons le débat d'idées, le temps du moins de ces parenthèses dans la course, mais la course à quoi ?

Pierre Riboulet aurait aimé l'échange. Pour lui, pour nous, pour ceux qui savent distraire un après-midi de

En couverture

Tolède, 7 septembre 1949, dessin de Pierre Riboulet

© Éditions du Linteau
et association pierre-riboulet, 2008
ISBN 978-2-910342-56-2

parenthèse afin de nous rejoindre, et de réfléchir collectivement, nous continuons. Parce que notre action n'a rien d'utilitaire, elle est décidément indispensable.

Jean-Pierre Weiss
Président de l'association pierre-riboulet

En guise d'introduction

par Alain Dupont

Je suis très heureux de vous accueillir ici*, et de vous accueillir dans cette salle dessinée par Pierre Riboulet. Pierre Riboulet est un ami de ma famille depuis très longtemps, et il y a quelques années il a accepté de travailler pour Colas. Il n'a malheureusement pas pu finir la totalité des bâtiments que je lui avais confiés, mais il a commencé par construire cette extension du siège de Colas, puis un certain nombre de projets que nous avons aussi réalisés dans les Yvelines, à Lyon et à Nantes. Il n'a pas pu finir les sièges sociaux que je voulais construire à Bordeaux, à Lille, et l'extension de Magny-les-Hameaux.

Pierre était un ami et je souhaite simplement vous dire trois mots sur lui, sans tomber dans une sensiblerie exagérée car c'était un homme totalement exceptionnel, que j'admirais profondément. Le président de Colas Centre-Ouest, qui a construit son siège social avec Pierre Riboulet, m'a dit, au moment du traditionnel repas juste avant de prendre sa retraite : « Alain, je n'ai jamais rencontré un homme comme Pierre Riboulet dans ma vie, qui vient, m'expose son projet, et à la fin de son propos je vends son projet à tous mes collaborateurs. Il m'a enlevé toutes mes questions uniquement en l'écoutant, et je me suis retrouvé ensuite à essayer de faire du Pierre Riboulet ! »

* Le colloque se déroulait dans l'auditorium du siège de la société Colas à Boulogne-Billancourt.

Je crois que c'est cette force de persuasion extraordinaire de Pierre Riboulet, qui a toujours émané de lui qui a fait que tout le groupe Colas a une admiration sans borne pour l'œuvre de ce grand architecte. En plus de cela, il a toujours trouvé le moyen de s'associer avec des hommes avec lesquels nous aimions travailler – je citerai bien entendu Bernard Lassus qui travaille beaucoup sur les routes avec nous.

Le monde de la route est un monde horizontal, sans rapport à la verticale, la route est toujours banalisée, on en parle peu, alors que je considère que c'est aussi une véritable œuvre architecturale. Je pense que Pierre avait su comprendre cette différence de philosophie qui existe entre le monde de la route et le monde du bâtiment. Il avait su trouver les mots pour faire dire à nos collaborateurs qu'ils allaient devenir très fiers des bâtiments qu'il construisait pour nous, parce qu'ils seraient aussi un rappel à la route. C'est cette symbiose extraordinaire qui a toujours caractérisé Pierre pour moi et mes collaborateurs.

Pour le reste, je vous laisserai avancer sur les « vacances de la critique », très heureux de vous recevoir ici, de vous associer au monde de Colas et de vous laisser poursuivre cette quête extraordinaire qui existait chez Pierre. Tout ce que vous direz et continuerez de dire assurera la continuation de ce qu'a toujours été Pierre, un homme d'équilibre, un homme de partage, un homme de savoir, un homme merveilleux.

Y a-t-il une critique légitime ?

par Michel Kagan et Thierry Paquot
avec Irène Omélianenko

Irène Omélianenko

Quand j'ai vu ce titre, « Vacances de la critique », j'ai pensé aux *Vacances de monsieur Hulot*, et je me suis dit : c'est vrai que des critiques sont partis, je pense à Serge Daney pour le cinéma, à Jean-François Brienne, un des rares critique de radio que l'on ait eu, ils sont partis et un jour ils vont réapparaître, se réincarner sous une forme qui met un peu de temps à se former. « Vacances », j'ai pensé aussi au vide sidéral, au fait que peut-être une critique existerait mais serait par nature vacante, porteuse de vide, sans efficacité, sans portée.

Avant d'entamer cette étape de dialogue, j'ai eu recours à quelqu'un d'un peu plus judicieux que moi pour vous aider à penser ce sujet : « [...] le travail d'architecture [...] est infecté par quantités de professions parasites. Sous couvert d'efficacité, de rendement, d'organisation, de règlements – de règlements surtout – la part faite à l'auteur du projet se réduit de plus en plus. Un monde sans architecture se profile qui sera d'une grande vulgarité. Déjà sous nos yeux, elle s'étale. [...] comment ne pas dire dans quelle situation humiliante se trouvent les architectes dans ces concours à répétitions [...]. Les contrôleurs prennent le pas sur les créateurs. Tous ces signes montrent une sorte de décadence, de dégénérescence. [...] Voici quelques éléments de réflexion pour apprécier la place de l'architecture dans la société future,

à moins qu'il n'y ait plus d'architecture comme certains commencent à le dire, en tous cas qu'elle ne sera plus œuvre de création. Y aura-t-il alors encore une société ? Cette critique terrible, c'est un texte du 5 août 1994, et il est signé Pierre Riboulet*.

Ce petit viatique pour la route vous donne une idée de mon état d'esprit au début de ces dialogues. Notre première question, notre premier exercice est : au fond, la critique avec un grand C existe-t-elle, ou plutôt y a-t-il une critique légitime ? Pour ce premier dialogue, bienvenue à Thierry Paquot, philosophe, féru d'architecture, professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris, éditeur de la revue *Urbanisme*, producteur sur France-Culture de « Côté ville », qui avait préparé un très bel « À voix nue » avec Pierre Riboulet, responsable scientifique du programme « la forme d'une ville » au Forum des images et auteur de nombreux livres qui vont de l'*Homo urbanus* aux Éditions du Félin à *Des villes indiennes* chez l'Harmattan en passant par mon préféré, *Un art de la sieste*, chez Zulma. J'espère qu'avant de venir Thierry Paquot a pu faire la sieste puisque, selon lui, cette halte est une présence à soi-même, c'est-à-dire une absence à autrui, afin de lui être plus disponible après. L'idée c'est évidemment qu'il soit disponible à notre autre invité, Michel Kagan, architecte et enseignant, premier prix international d'architecture de la Biennale de Buenos-Aires en 1991, médaille d'argent de l'Académie d'architecture en 1997, mais sans doute plus fier de ses cent cinquante

* Postface à *Naissance d'un hôpital*, Les Éditions de l'Imprimeur, Besançon, 1994, pp. 128-131.

logements et ateliers d'artistes face au parc André-Citroën.

Ils ne se connaissent pas. Pour tout vous dire j'ai essayé de les faire se rencontrer, de joindre l'un et l'autre, mais ça n'a pas très bien marché. Peut-être peut-on commencer par le philosophe : au fond, avant même d'aborder la question de sa légitimité, qu'est-ce que la critique ?

Thierry Paquot

Bonjour à tous. En effet, je n'ai pas pu rencontrer Michel Kagan, mais j'ai pris la peine de voir ce qu'il a réalisé. J'ai préparé un exposé sur l'histoire de la notion de critique, son étymologie et sur la manière dont la philosophie occidentale lui confère un sens si spécifique, que je ne vais pas prononcer intégralement, compte tenu de cette forme de présentation que vous privilégiez. Pour moi la critique est une question à la fois citoyenne et professionnelle. Quand on dirige une revue comme *Urbanisme*, on ne peut pas ne pas faire de critique, mais une critique très particulière et très difficile, la critique urbaine, qui me semble beaucoup plus compliquée à formuler que la critique architecturale. J'ai découvert, au cours des années, avec stupéfaction une forte étanchéité entre les architectes et les urbanistes, pas seulement parce que les premiers ne sont pas tous urbanistes, mais tout simplement parce qu'ils attendent une reconnaissance de leur travail sur le seul terrain de l'architecture. C'est certainement pour cela que j'ai tant apprécié Pierre Riboulet, parce qu'il était convaincu qu'il n'y avait pas d'architecture sans tous les à-côtés de l'architecture, c'est-à-dire précisément ce qui s'inscrit dans l'urbain.

Il se trouve que j'écris régulièrement des critiques de livres pour le *Magazine littéraire*, la revue *Esprit* ou bien encore *Alternatives internationales* et qu'ainsi je mesure l'écart entre une recension d'un roman ou d'un essai et la critique d'une opération urbaine. Ce n'est ni la même écriture ni le même investissement, en temps et en préparation. J'ai pris le mot « vacances » au sens de disponibilité : être vacant, c'est être disponible. Pour les Grecs la critique, étymologiquement et historiquement, c'est d'abord la manifestation d'une crise, et la crise, étymologiquement, c'est la décision : il convient de prendre une décision quand quelqu'un est souffrant, par exemple. On se trouve bien là dans un certain rapport à la maladie, à une pathologie très particulière. Le mot « critique » est fréquemment utilisé par Hippocrate, et aussi par Platon et Aristote, mais dans un sens bien particulier. Pour Platon par exemple, critiquer c'est avant tout juger, séparer, choisir, c'est effectuer tout un ensemble d'opérations logiques qui aboutissent à une décision. Il ne mêle pas l'objectivité à la subjectivité, la critique est un jugement dans lequel il pèse le « pour » et le « contre », avec une certaine distance, alors que la critique moderne exprime le point de vue du critique. La critique, pour les Grecs, n'est pas du ressort d'un personnage qu'on nommerait « critique ». Le terme s'estompé quelque peu et réapparaît en latin pour être utilisé principalement dans l'analyse philologique des textes religieux, essentiellement l'Ancien et le Nouveau Testament. Cela va durer jusqu'au XVI^e siècle : la critique est alors tout simplement le souci de retrouver l'authenticité du texte sacré. Cette authenticité-là exige une critique, c'est-à-dire tout un appareil de lecture érudite avec des règles très

strictes. Être « critique » n'est alors pas une activité facile (aujourd'hui non plus d'ailleurs !) parce qu'il s'agit de comparer les diverses versions de tel passage de la Bible pour dire : « Celui-ci est meilleur, c'est la meilleure source, elle est la plus authentique », car c'est justement l'authenticité qui prime, qui est recherchée.

Il se trouve qu'à un moment donné, au tout début du XVII^e siècle, de manière un peu confuse, dans l'ensemble de l'Europe, la perception de la critique change. C'est certainement avec la parution en 1637 du *Discours de la méthode* que René Descartes dégage la critique de ce rapport à l'authenticité, c'est-à-dire à la « vérité » du texte religieux. Il met de côté le religieux pour ne pas avoir de problèmes avec la censure ecclésiastique de l'époque (nous savons que le pouvoir de l'Église est particulièrement puissant), et essaye d'expliquer comment l'être humain, celui qui découvre avec délectation et dans une moindre mesure crainte le « Je pense, donc je suis », serait dans la vacance de la critique d'une certaine façon. Je veux dire par là qu'il serait dans la possibilité d'émettre un point de vue, son opinion. Il va jusqu'à considérer que la critique est une méthode, pas encore un jugement, cela viendra avec Kant, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, je saute allègrement les ans, pour que la critique soit la capacité qu'a la raison de mettre en question la raison. C'est ce que Kant va s'efforcer de construire dans cette œuvre majestueuse, ses trois grands volumes sur la critique de la raison, que tout étudiant en philosophie a lus bien sûr : *Critique de la raison pure*, *Critique de la raison pratique* et *Critique de la faculté de juger*. Tout à coup la critique devient – et là, c'est un retour à Platon – la capacité, la possibilité même de juger une œuvre d'art,

une position politique, une situation sociale, etc. La critique kantienne utilise la raison précisément pour interroger, questionner la raison et ainsi la critique devient chez Kant un moyen de connaissance.

C'est en fait l'ouverture à la possibilité de la philosophie : la philosophie est possible parce qu'on sait critiquer, c'est-à-dire aller de l'étonnement au questionnement. À partir de là s'exprime durant la période dite des Lumières un esprit critique, dont un des exemples les plus fameux, en France, est cet admirable Diderot qu'on ne lit pas assez. Ne l'oublions pas, c'est un des premiers critiques de peinture et de sculpture digne de ce nom. Avec lui, la critique devient l'affaire du critique. Celui-ci ne s'improvise pas critique, il le devient au cours d'un long apprentissage, qui exige une familiarité avec les arts et les artistes et une capacité intellectuelle exceptionnelle. C'est Colbert qui, dans l'article 25 du règlement de l'Académie des Beaux-Arts, non seulement permet aux artistes d'exposer leurs œuvres mais ouvre l'exposition au public – ce mot s'imposera progressivement aussi bien pour désigner les personnes qui assistent à une représentation théâtrale ou à un concert qu'à l'ensemble des lecteurs – les deux premiers samedis et dimanches du mois de juillet afin de montrer les œuvres que l'État va peut-être acquérir par la suite... On a bien là une forme embryonnaire d'opinion du public, de la rencontre entre les artistes et un public naît le goût du public, c'est-à-dire un point de vue, donc une critique. Ainsi le critique devient la critique. Ce passage du masculin au féminin mériterait de longs développements, disons simplement que l'affirmation de la critique est entièrement liée à la marchandisation de l'art.

La critique devient l'élément qui permet de valoriser ou de dévaloriser un artiste, et on peut en étant d'une rare méchanceté plomber totalement un artiste, l'empêcher de vendre, donc de subvenir à ses besoins puisqu'il vit de son pinceau. On peut également fabriquer artificiellement des génies en assurant à un artiste une renommée quelque peu usurpée. Mais le débat du XVIII^e siècle concerne avant tout le beau et le sublime : qu'est-ce qui est beau ? qu'est-ce qui est sublime ? qu'est-ce que l'art ? Il paraît alors des centaines et des centaines d'ouvrages qui essaient de répertorier les critères de jugement du beau, aussi bien en allemand, en anglais, en italien, en néerlandais qu'en français mais, notons-le, rarement à propos de l'architecture.

La critique architecturale accompagne – et encore bien timidement – la publication des premières revues d'architecture. En fait ce n'est pas vraiment une critique au sens de la critique picturale, littéraire ou cinématographique, c'est plutôt une description qui devient analytique ou parfois hagiographique. Les critiques d'architecture sont bien peu nombreuses, et comme Bernard Marrey est présent je salue son courage d'éditer aux Éditions du Linteau un auteur dont tout le monde se fiche, Lewis Mumford, qui à mes yeux est à la fois critique d'architecture et d'urbanisme, une véritable rareté !

Irène Omélianenko

Michel Kagan, est-ce que vous vous dites : au fond, moi, le critique que j'aimerais avoir en architecture, ce serait plutôt le platonicien, le kantien, celui qui cherche uniquement le beau ?

Michel Kagan

Le beau est devenu aujourd'hui une catégorie. Je crois qu'un livre d'un célèbre sociologue ou philosophe italien vient de sortir, que je n'ai pas eu le temps de lire encore sur le laid.

C'est difficile de continuer après cette introduction j'ai abordé dans le passé la question de la critique avec mon maître anglo-américain Kenneth Frampton, sous l'angle de l'analyse critique comparative, où très directement on regardait des bâtiments et on rentrait dans l'histoire, dans la forme, dans les sources diverses de l'origine culturelle des projets. Je crois qu'on dessinait et redessinait tout. L'un des problèmes les plus graves de la critique contemporaine, c'est justement d'hésiter entre deux formes critiques. En bon élève, j'ai feuilleté les essais critiques de Barthes. Il disait qu'il y avait deux formes de critique : une critique universitaire, c'est-à-dire une critique qui se voulait positive – je dirais plutôt positiviste, déterministe, qui fait de la biographie, qui prend les faits –, et puis une autre qui était plutôt celle de l'interprétation, qui évidemment pose plus de problèmes, celle de l'idéologie. Aujourd'hui en France on cherche des textes qui pourraient nourrir la critique, en tout cas nourrir les architectes.

Et j'avais en mémoire cette petite phrase de Churchill, que j'ai essayé d'adapter à mon cas : « *Who is doing, does, who doesn't do, teach* » – j'allais dire : « *Who doesn't do, critic* ». Pourquoi ? Parce que, pour paraphraser une phrase que tout le monde connaît, la critique est facile, mais l'art est difficile. Je crois que ça reste la clef, le point d'orgue de l'architecte, de celui qui fait, et du regard de l'autre. Ce que je retire de mes tentatives de lecture des

grands philosophes, c'est qu'après Kant et Hegel, au fond, les philosophes ne s'intéressent pas à l'architecture. Ils ne s'y intéressent plus parce que le monde de la symbolique, le monde de l'allégorie, le monde de l'architecture parlante est achevé, pour une autre chose dans laquelle ils ne rentrent pas, sur laquelle en tout cas ils ne philosophent pas. Leur pensée sociale sur l'architecture, leur pensée urbaine est toujours une pensée à l'extérieur, n'est pas une pensée dans l'architecture.

Je pense que c'est effectivement extrêmement complexe pour les architectes de retrouver là un sens, comme pouvaient le faire les grands critiques américains des années 50 vis-à-vis de l'art, c'est-à-dire créer l'art du siècle. Les critiques d'aujourd'hui ne créent pas l'architecture dans le temps contemporain. L'analyse critique dont je parlais tout à l'heure est finalement réservée aux écoles d'architecture, elle apparaît très peu dans les publications, en tout les cas les publications françaises. Cela a à voir, d'une part avec le fait qu'il y a une très grande difficulté à comprendre quelle est l'architecture contemporaine, d'autre part avec le fait que la critique joue de cette difficulté en évitant de s'exposer.

Je voudrais simplement lire une phrase de Raphaël Moneo, dont je me sens très proche, sur le sens de la question contemporaine de l'architecture, qu'il définit comme quelque chose de déchiré, de discontinu, de cassé, de fragmenté, ou d'impossible à appréhender, instable, fluide et sans forme : « La scène est imprécise et peu définie, non pas seulement au sens figuré, mais aussi au sens plus littéral. L'architecture semble aujourd'hui s'intéresser aux formes déchirées et fragmentées, aux textures, artifices et réflexions. Même l'idée d'édifice est

aujourd'hui mise en question. » Effectivement, comment la critique peut-elle rentrer dans cette problématique là, alors qu'aujourd'hui c'est plutôt le kitsch qui règne dont Kundera, dans la conclusion de *l'Art du roman* dit : « Le mot "kitsch" désigne l'attitude de celui qui veut plaire à tout prix au plus grand nombre. Pour plaire, il faut confirmer ce que tout le monde veut entendre, être au service des idées reçues. [...] Le kitsch, c'est la traduction de la bêtise des idées reçues dans le langage de la beauté et de l'émotion ; il nous arrache des larmes d'attendrissement sur nous-mêmes, sur les banalités que nous pensons et sentons. » Comment voulez-vous que l'on trouve une contingence, une adéquation entre le monde de la critique et le monde de ceux qui font ? Or rejoint l'interrogation de Barthes sur les deux types de critiques : est-ce qu'elles peuvent se rejoindre ? De fait certains ont réussi à rejoindre les deux formes, c'est-à-dire la forme universitaire et la forme idéologique.

Je reviens à Kenneth Frampton, à son livre *L'architecture moderne, une histoire critique*, qu'il renouvelle à peu près tous les quatre ou cinq ans. Ce n'est pas un ouvrage historiographique, c'est un ouvrage dont la conclusion formule une proposition sur le régionalisme critique. Ce régionalisme critique n'est pas rentré dans la culture française, il a été refusé justement par la critique et même par les architectes, ce qui montre une certaine façon de fermer cette question, de rejoindre les critiques sur une proposition. D'autres, comme le Suisse Martin Steinmann avec son livre *Forme forte*, donnent des clefs de compréhension du monde contemporain. Il y a des gens qui ont enfin été traduits, et c'est heureux, comme Bernardo Secchi dont la *Première leçon d'urbanisme*

nous ouvre les portes d'une réflexion sur l'urbanisme, que ça nous plaise ou pas, sur les couloirs, les corridors écologiques, sur la façon de regarder un territoire autrement que comme un territoire administratif ou post-napoléonien, c'est-à-dire dans sa forme de paysage réel. Malheureusement, quantités d'autres textes ne sont jamais traduits, comme ceux de Gregotti... Se nourrir de la critique, ça serait se nourrir des grands textes qui existent et qui ne sont partagés ni dans les écoles, ni dans les médias.

La critique de la critique est facile, disons-le, mais les textes existent. Cela signifie simplement qu'il y a un problème de fond sur le respect de l'architecture et des architectes, qui en France est totalement ignoré. Quand on regarde le texte sur le Grenelle de l'environnement dans le petit opuscule publié par *Le Moniteur*, on y trouve très peu d'architectes, ou les organismes qui les représentent, comme l'Ordre de architectes, sortent d'énormes banalités, malheureusement. Quels sont aujourd'hui les architectes qui osent parler ensemble, dialoguer et s'opposer comme l'ont fait Lionel Schein et Paul Chemetov dans *l'Architecture d'aujourd'hui*, bien qu'en fait ils aient été au fond assez proches ?

Quand Jacques Ferrier fait une tour, qu'il la reproduit, que ce soit à Shanghai, à la Défense ou dans le quartier Masséna dans les concours auxquels il participe, et que Ricciotti fait une critique assez véhémente des tours sans citer Jacques Ferrier, en disant *grosso modo* que c'est « bidon » parce qu'on ne peut pas prétendre qu'une tour puisse être HQE, il n'y a pas de critique ni de véritable débat qui se met en branle. Ça reste des personnalités isolées qui au fond ne défendent que leur signature, leur

écriture dans un discours qui est purement du domaine du média et non pas du domaine de la communication. La communication du savoir et du connaître, c'est ce que devrait faire la critique.

Irène Omélianenko

Cela nous amène tout de suite vers la deuxième étape : que serait aujourd'hui une critique légitime ? Est-elle même possible ?

Thierry Paquot

Je ne voudrais pas brûler les étapes, mais revenir sur ce qui vient d'être dit parce que je suis grandement en désaccord, ce qui confirme du reste mes propos introduits : effectivement, les architectes ne lisent pas forcément les urbanistes. L'analyse critique des tours, en particulier celles de Jacques Ferrier et de bien d'autres, a été publiée dans la revue *Urbanisme*, ce qui me vaut du reste, si j'en crois mon ami François Chaslin, parce que moi je ne lis pas ce qui se publie sur Internet, de nombreuses insultes (j'ajouterai que pour mon amie Françoise Choay c'est bon signe, plus on est insulté, plus on dérange...). Le problème ici est l'absence du débat entre paysagistes, urbanistes et architectes, alors qu'il devrait avoir lieu, et je ne mentionne ni les habitants, ni les élus... Une position est émise en interne, si j'ose dire, sans volonté de provoquer une réflexion collective, sans l'inscrire dans l'espace public, celui de la publicité d'un point de vue privé. Je laisse de côté, pour l'instant, ce désaccord, pour réfuter une de vos affirmations, que je trouve aberrante. Vous prétendez que depuis Hegel et Kant, il n'y a plus de philosophes qui s'intéressent à l'architecture. C'est absolument faux.

Ils sont très nombreux, des connus comme des moins célèbres, qui abordent avec passion l'architecture et aussi la ville. J'en citerai un, incontournable à mes yeux, Henri Maldiney, dont les analyses, à la fois sur la peinture, la poésie et l'architecture renouvellent notre compréhension de l'espace et l'expérience que chacun est amené à en faire. Il existe en France un réseau « Philosophie et architecture », fondé par Chris Younès il y a vingt ans et que je co-anime depuis quelques années, qui publie régulièrement des ouvrages collectifs où les architectes, les philosophes, les artistes, échangent, discutent, s'opposent, se découvrent. Cela est unique, du reste Pierre Riboulet y était attentif, il a même participé à *Éthique, architecture, urbain* (La Découverte, 2000). Je précise que ce réseau est international (Italie, Suisse, Belgique, Espagne, États-Unis, Canada...). Je citerai également un ouvrage important d'Edward Casey, *The Fate of Place, A philosophical History* (University of California Press, 1997).

Je ne vais pas faire le mariolle, mais la bibliographie des philosophes, vivants ou morts depuis peu, qui se préoccupent d'architecture dans la lignée de la phénoménologie heideggerienne ou dans la lignée de la topo-analyse bachelardienne, est longue, très longue. Je prépare un ouvrage sur *Les Territoires des philosophes* (à paraître à La Découverte en janvier 2009) dans lequel des philosophes en activité traitent de la manière dont d'autres philosophes du XX^e siècle ont abordé la ville, l'architecture, l'espace, le paysage, selon leurs vocabulaires propres, de Simmel à Jean-Luc Nancy en passant par Bergson, Merleau-Ponty, Lévinas, Lefebvre ou encore Hannah Arendt et Michel de Certeau. Je suis en colère, car je

suis triste que tant de travail soit ignoré par un architecte comme vous...

Irène Omélianenko

Est-ce que vous ne confondez pas philosophie et critique ? Vous vous faites le chantre de la philosophie, ce que l'on comprend, mais on est ici sur le plan de la critique

Thierry Paquot

Les critiques c'est autre chose, je veux bien en dire un mot, même deux. L'exemple de Frampton que Michel Kagan donnait est tout à fait juste. Le problème, c'est une différence culturelle de la place du critique dans les médias français par rapport à d'autres médias, je pense aux médias nord-américains. J'ai eu la chance de faire une enquête, il y a une quinzaine d'années, sur la critique littéraire dans la presse écrite nord-américaine. Quand je leur racontais comment ça se passait en France, c'est-à-dire que le critique, moi le premier, à mon tout petit niveau, était aussi auteur, directeur de collection, éditeur, animateur d'une émission de radio, rédacteur dans un autre journal, ils étaient scandalisés. Un critique littéraire qui est recruté dans un journal américain signe un contrat dans lequel il stipule qu'il n'écrit plus, ne publie plus pendant ce temps-là afin d'éviter la confusion des genres, les renvois d'ascenseur, etc. Le journal n'attribuera jamais une rubrique à un critique qui va la confisquer, en faire sa « chose » et renforcer son pouvoir intellectuel en contrôlant un pan entier de la critique. S'il reçoit un livre sur l'affaire Dreyfus, il va chercher l'universitaire, ou le non-universitaire, le plus capable de rédiger le compte rendu de ce livre, en s'assurant que l'auteur n'est pas un élève

du premier, ou un cousin du beau-frère du premier, etc., pour qu'il y ait une totale indépendance.

En France, c'est l'inverse. Quand j'officialiais comme directeur littéraire des éditions La Découverte, j'avais pris les quarante-huit numéros du *Monde des livres* de l'année, et j'avais regardé l'éditeur le mieux servi : c'était Flammarion. Et j'avais appris que de nombreux collaborateurs du supplément littéraire de ce quotidien étaient sous contrat avec cet éditeur et avaient perçu un à-valoir. Est-ce encore le cas ? Je ne sais pas, l'enquête est facile à mener. François Chaslin va publier dans *Le Débat* un article sur le Musée Branly, où il explique que tous les critiques français ont rédigé leur texte avant l'inauguration afin qu'il paraisse au moment de l'ouverture, donc avant d'avoir pu visiter le bâtiment ! Pas la peine d'en rajouter. C'est un problème de statut du critique architectural en France : et là je suis encore plus sévère que vous, je pense malheureusement que le terrain est vide. Les articles des magazines d'architecture sont trop souvent codés et ne parlent pas au simple lecteur, ne l'aident pas à construire son point de vue. Ce qui ne va pas peut-être, c'est que les critiques de cette presse ne lisent pas les philosophes pour aiguïser leur sens critique, précisément, et essayer d'avoir une sorte de déontologie minimale. La réponse à votre question, que je n'oublie pas, serait qu'une véritable critique reposerait sur une éthique.

Irène Omélianenko

Peut-être une réponse à cette attaque en règle.

Michel Kagan

Je ne connais pas du tout les deux ou trois noms qui

ont été cités, et je serai heureux de les découvrir. Ce que je peux percevoir, c'est qu'au fond il y a une réaction, au sens positif du terme, quand je cite Frampton, Monet Secchi ou d'autres, parce que ce sont des gens qui sont également des praticiens : ils savent penser, ils savent construire, et c'est à travers eux, aujourd'hui, qu'on peut se nourrir.

Il y a une dizaine d'années, on a appelé en France une certaine génération la « génération silencieuse ». Ils trouvent que cette génération silencieuse fait aujourd'hui énormément de bâtiments, et a permis à la génération qui la précédait et à elle-même de réfléchir à la ville contemporaine. Si nous pouvons réfléchir la ville contemporaine aujourd'hui, c'est parce qu'il y a trente ans de réflexion d'étude et de silence derrière nous, sans aucun doute. Et ce silence a justement permis une réflexion sur la dimension de la ville contemporaine et la multitude de problèmes qui lui sont liés.

J'ai feuilleté aussi un peu Tafuri. Je ne vais pas vous le lire maintenant, parce que c'est très mal traduit, mais on pourrait se plonger dans ces textes pour faire une critique de la ville contemporaine sans aucune difficulté. Qu'on fasse des projets ou qu'on n'en fasse pas, qu'on fasse une critique de la ville officielle, la ville des maires, des préfets, de l'État, ou de la ville faite par les architectes, on pourrait très bien, comme il le propose, s'arrêter immédiatement parce qu'elle ne correspondrait jamais à la réflexion humaniste sur la vie que l'on doit offrir aux gens.

La façon dont cette génération silencieuse essaye de répondre à la question de l'amélioration de la ville est modeste et courageuse, mais elle ne sera pas forcément

couronnée de succès non plus. Thurnauer, par exemple, a fait Val-de-Reuil pour 150 000 habitants, elle en compte aujourd'hui 15 000. C'est vrai qu'on peut donner énormément d'argent, on peut restaurer la ville comme on veut tous les dix ans, on peut se dire qu'on est soi-même conscient des erreurs qui ont pu être faites par deux fois, par trois fois dans les restaurations diverses, qui n'ont d'ailleurs pas amené de travail pour autant aux gens qui y habitent, demeure de toute façon une question de fond : est-ce qu'il faut continuer ce genre de ville, est-ce qu'il faut réinjecter de l'argent dedans, est-ce qu'il y a un lieu pour en parler ? Parallèlement à ça, par exemple, il y a, non pas une ville, mais une extension de la ville de Rouen qui s'appelle « Les Hauts de Rouen », où vivent également 15 000 habitants, où je crois il n'y a pas de collège alors qu'à Val-de-Reuil il y a des collèges. Donc la question se pose de savoir si les urbanistes réfléchissent, avec la critique justement, à la ville contemporaine, à la question de savoir où amener du travail pour que les gens qui sont au chômage ne le soient plus demain, ou s'il ne faut pas une masse critique d'habitants pour qu'il y ait des commerces, des usines, des emplois, des écoles, etc. ?

Y a-t-il une réflexion contemporaine sur ces questions-là ? Plutôt que de toujours sauver les meubles, je crois qu'on attend cette réflexion des grands urbanistes français, on l'attend des livres qu'ils devraient produire parce que les expériences sont là mais sans véritable réflexion nationale. Il ne faut pas que dans vingt ans on recommence de la même façon en constatant les erreurs d'aujourd'hui, alors qu'on est sans doute mieux armés au niveau du dessin, des matériaux, pour intégrer des

réflexions sur les questions HQE. Est-ce qu'on a pour autant mieux réussi la ville, est-ce qu'on n'aura pas simplement amélioré ponctuellement une situation, est-ce qu'on est capable de projeter plus loin ? Ce sont des questions que j'aimerais bien que le philosophe que vous êtes puisse éventuellement éclairer.

Irène Omélianenko

Au fond, on sent bien que pour vous la critique légitime viendrait plutôt des architectes et des urbanistes et pour vous, Thierry Paquot, que la critique existe toujours, a toujours existé et que c'est finalement le terrain de la philosophie qui nous apporterait les bons matériaux pour la critiquer. Alors on peut peut-être moduler.

Thierry Paquot

Je n'ai pas dit tout à fait cela... J'évoquais la critique que un peu en général, la critique de peinture, de cinéma, de romans, etc. Parlons d'architecture maintenant. L'architecture, vous avez tout à fait raison de le souligner, c'est un art mais également un savoir-faire. Pour établir la critique, je pense qu'il n'est pas spécialement nécessaire d'être architecte, parce que bien souvent cela entraîne une critique déséquilibrée : le critique, s'il est architecte, va reprocher à l'architecte de ne pas réaliser l'architecture que lui voulait faire. C'est bien souvent le cas pour le critique littéraire : si c'est un mauvais romancier, il sera toujours très méchant ou hargneux contre ses confrères qui écrivent mieux que lui, alors qu'il devrait se contenter d'être un excellent critique ! Je reviens à l'architecture et à l'urbain. Personnellement, je n'utilise plus systématiquement le mot « ville », justement pour

essayer d'adhérer mieux à ce que les géographes, les sociologues, les théoriciens de l'après-ville nous expliquent en contestant qu'un seul mot puisse désigner des réalités aussi contrastées qu'un bourg de 2 050 habitants, une ville moyenne et Los Angeles ou Tokyo ! La critique d'architecture réclame un certain nombre de postulats, d'approches, et refuse de se satisfaire d'une impression souvent basée sur l'appréciation d'une image. Je pense qu'une véritable critique d'un bâtiment ne passe pas par la photographie mais par une réflexion sur la question : en quoi ce bâtiment honore-t-il ce qu'il accueille ?

Voilà ce que dit Louis Kahn : « Le travail de l'architecte est une offrande à l'architecture. » Moi qui ne suis pas architecte, quand je formule une critique d'architecture à la radio ou dans la presse écrite, j'ai en tête cette conception de l'architecture entendue comme « l'accueil d'une présence ». J'ai trouvé l'esprit de cette formulation chez Henri Maldiney. Je suggère de définir l'architecture ainsi : attente d'une présence. À partir de là, je peux dire, ce bâtiment-là est bien ou celui-ci est mieux, parce que je vois si un bâtiment est ouvert, accueillant, hospitalier. Je prendrai deux exemples pour que tout le monde me comprenne bien. Si je vais à la Bibliothèque François-Mitterrand, je ne sais pas par où entrer, ce bâtiment n'accueille pas. C'est un mauvais point. Il y en a au moins un autre : il n'exprime pas sa mission, rassembler l'intelligence collective passée et présente et l'offrir aux lecteurs, comme l'a si bien démontré Jean-Marc Mandosio dans *L'Effondrement de la très grande bibliothèque nationale de France* (éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 1999). De même, si je veux entrer à l'Institut du monde arabe (IMA), je ne trouve pas non plus une entrée digne

de ce nom. Ce sont des choses aussi banales que ça qu'ils doivent participer à la formulation d'une critique architecturale...

Je mentionnerai aussi trois critiques d'architecture « historiques » de la revue *Urbanisme*. Le premier est de Marcel Cornu. J'ai fait un recueil d'articles de lui, je n'ai pas trouvé d'éditeur. C'est un type remarquable, agrégé de grammaire, critique littéraire aux *Lettres françaises* d'Aragon, qui a produit dans *Urbanisme* des analyses qui pour moi devraient être enseignées dans les écoles d'architecture parce qu'il apprend à voir l'architecture et essaie de comprendre comment on peut formuler une appréciation par rapport à un bâtiment, ou par rapport à un quartier. Le deuxième, que je connais bien, qui est devenu un ami, est décrié par de nombreux praticiens, c'est Michel Ragon. Il faut relire ses textes où on s'aperçoit qu'il est d'une très grande finesse. Le troisième critique est une femme, Françoise Choay. J'ai apporté en cadeau pour ceux qui veulent la lire des photocopies de sa critique du musée du quai Branly parue dans *Urbanisme*. C'est une critique exemplaire. Elle s'est rendue plusieurs fois au musée et a scrupuleusement déambulé dans le bâtiment et aux alentours. Ensuite elle analyse le programme, puis la qualité de la muséographie, elle compare avec d'autres musées dans le monde sur le même thème... Évidemment, ce n'est pas une critique que l'on écrit en cinq minutes, c'est un mois et demi de travail. Elle m'a dit : « Il y a quelques années, je vous aurais écrit ça en deux semaines ». La presse ne peut pas payer un(e) critique deux semaines pour enquêter. La presse, comme son nom l'indique, est pressée, c'est tout de suite, donc toujours approximatif. C'est pour cela qu'elle

devrait s'entourer de chercheurs, d'essayistes, qui possèdent un solide *background* et sont capables d'analyser un bâtiment, je songe à André Corboz, à François Loyer...

Je pourrais citer un quatrième critique qui collabore à *Urbanisme* : Paul Virilio. C'est lui qui s'interrogeant sur les « émeutes » des jeunes de banlieue découvre une pathologie particulière : la grippe viaire. Cette absence de réseau viaire qui permettrait aux jeunes de circuler, de se rencontrer, de vaquer à leurs occupations à eux, etc. Paul Virilio a une autre idée que je trouve excellente et que je reprends à mon compte, en la détournant quelque peu. Il dit qu'il n'y a pas de progrès sans accident, et que si on fait un musée des techniques, il faut faire un musée des accidents. J'ai suggéré lors de l'inauguration de la Cité de l'architecture qu'à côté l'on fasse une Cité des erreurs architecturales et urbanistiques, parce que là on pourrait apprendre des choses, et on inciterait vraiment à un esprit critique, non ?

Irène Omélianenko

Quand je vous entends, je comprends qu'une critique légitime s'attacherait à l'usage plutôt qu'à l'image.

Thierry Paquot

Non, parce que légitime renvoie à loi. Ça ne m'a pas plu cette notion de critique légitime. Le mot a la même racine étymologique que loi et légal. Une critique légitime serait donc une critique légale, qui aurait force de loi...

Irène Omélianenko

La question est mal posée alors ?

Thierry Paquot

...ce qui me déplairait. J'attends de savoir ce que Jean-Louis Comolli va dire là-dessus.

Irène Omélianenko

Michel Kagan, la balle est dans votre camp...

Michel Kagan

J'entendais la question de la porte tout à l'heure vis-à-vis de Perrault. Ça me rappelle que la critique de la porte est une vieille critique des critiques et des historiens envers le mouvement moderne : on a toujours des bâtiments du mouvement moderne qu'on ne savait pas où était la porte. Je ne pensais pas qu'un architecte comme lui, qui ne veut pas être moderne, mais qui veut être contemporain, puisse se planter à ce point-là. Entre les quatre tours, pour moi il y a un problème plus intéressant que ça : c'est la question des arbres, curieusement. Je me souviens d'un reportage sur Arte il y a quelques années, où il se promenait en forêt et choisissait ses arbres, centenaires ou plus, je crois même que c'était une sorte de forêt pseudo-primaire qu'on pourrait trouver en France, j'aimerais bien savoir où d'ailleurs. Il choisissait ses arbres, et je trouvais ça excessivement choquant parce qu'il y a la question critique de l'objet fini, de l'objet absolu, entre la tour parfaite et l'arbre qui est déjà là, centenaire, comme s'il avait toujours été là, comme si il avait poussé avant. C'est très choquant et ça pose des questions sur les architectes et leur devenir : ils sont toujours en train de faire des cénotaphes... Il montrait aussi son usine près de Nantes, où il avait cette fois choisi les arbres avant de construire. Pour la grande bibliothèque

il avait fallu les faire passer par-dessus le bâtiment, le socle, le mastaba comme vous dites, alors qu'à Nantes c'est l'inverse, on a planté d'abord les arbres et, pour ne pas avoir à utiliser la grue, on a construit l'usine autour. Au fond le résultat est le même, c'est une question de perfection, qui manipule la nature.

Or, que l'architecte transforme la nature dans la ville c'est une chose, mais qu'il modifie la nature de la nature, là, je trouve que ça devient excessivement choquant. C'est cela, l'image, le mensonge sur cette réalité objective. Ce n'est pas simplement le concert des images auquel on est habitués, c'est ce qui va vous secouer, vous émouvoir, vous séduire vous-même, où vous vous complairez. On est dans cette horrible situation d'être soi-même séduit par cette image-là. J'aimerais beaucoup que les arbres qui sont plantés autour de mes bâtiments soient déjà des arbres centenaires, que ce ne soient pas des petites choses, mais je n'ai pas les moyens, dans le logement social en particulier, de planter des arbres qui font déjà trente mètres de haut. J'aimerais pour les habitants, ceux qui vont être là, qui vont habiter l'architecture, qu'il y ait déjà un résultat, au moment où on abandonne le bâtiment qu'on a construit.

J'apprécie énormément ce qui se passe dans certaines villes aujourd'hui, le fait que l'on pense d'abord à la production d'espace public, et que cet espace public-là donne effectivement une véritable identité, une adresse à chaque habitant, indépendamment du fait que les bâtiments ne sont peut-être pas de grande qualité par ailleurs. C'est le message ibérique, ça nous vient de Barcelone, de Madrid, du sud en tout cas, ça ne vient pas de chez nous, ce type de message. C'est une autre modestie que

l'on doit acquérir, il faut sans doute laisser faire le temps mais il faut qu'avant la question de l'arbre soit d'abord posée la question de l'espace public en soi. Il n'y a jamais assez d'espace public, c'est une chose fondamentale, au-delà de l'imagerie séduisante de tout édifice, au-delà de tout éclairagisme.

Irène Omélianenko

Je ne suis pas sûre qu'avant les questions du public arrive à quelque chose qui ressemble à une conclusion, du coup j'ai envie de vous amener sur un autre terrain. Michel Kagan, parlez-nous de la chapelle Le Corbusier.

Michel Kagan

Je pourrais répondre à cela en un instant, mais je voudrais pas simplement parler de Ronchamp. Je pense qu'il y a énormément de bâtiments en France qui doivent être vus, protégés, reconnus pour des raisons multiples. Pas seulement pour les encenser en tant que tels, même si ce sont des chefs-d'œuvre absolus. Mais si l'on n'est pas capable d'avoir une critique qui s'éveille et protège, qui explique pourquoi il faut empêcher Renzo Piano de construire un couvent dans la hauteur de la chapelle de Ronchamp, si Renzo Piano lui-même et le grand paysagiste français qui travaille avec lui maintenant après un certain nombre de critiques faites par la Fondation Le Corbusier, Michel Corajoud, ne comprennent pas que l'on pourrait construire ce couvent à 500 mètres, et non pas dans la hauteur de la colline, parce que la chapelle de Ronchamp c'est la colline, c'est profondément la colline et si des architectes aussi célèbres et des urbanistes et de

paysagistes aussi exceptionnels, qui ont tellement donné, ne peuvent pas dépasser le « on peut toujours sublimer le programme », « on peut toujours sublimer tout paysage », « on peut toujours sublimer même Le Corbusier », alors on est en plein kitsch.

Si on n'est pas capable de se rendre compte que le cheminement des pèlerins qui grimpent la colline, comme le cheminement des ânes, va être définitivement défiguré, que ce sera une ligne droite pour les cars de Japonais et autres qui pourront monter directement à Ronchamp et prendre leurs photos, effectivement il y a de quoi être profondément inquiet, parce que tout lieu peut être dénaturé et totalement récupéré, au sens politique du terme, par l'architecte qui vient après, pour l'honneur et la gloire de son travail. C'est une sorte de façon d'avaler l'autre...

À côté d'ici, le bâtiment EDF de l'Atelier de Montrouge, c'est fini, à l'hôpital Nelson de Saint-Lô, la seule chose qui est protégée par l'architecte des Bâtiments de France c'est la fresque de Fernand Léger, probablement une de ses plus laides, il y a toute une liste ! Je trouve que c'est le problème de la critique. On parle un peu dans la presse en ce moment des Courtilières d'Émile Aillaud : il faut que ce soit le président de la République, au cours de l'inauguration de la Cité de l'architecture et du patrimoine – je ne sais pas qui lui a glissé ça à l'oreille –, qui cite ce projet d'Aillaud pour que se trouvent dans les ministères les moyens de protéger cet édifice. Si on en est là dans la culture critique, si c'est le président de la République qui doit aller défendre et protéger un bâtiment, alors il y a de quoi s'inquiéter pour la critique.

Bernard Marrey (depuis la salle)

Je dirai quand même qu'il n'y a aucun résultat après le discours du président de la République, le dossier est au même point !

Michel Kagan

Il y a une réunion vendredi où je serai pour en discuter avec le maire de Pantin.

Irène Omélianenko

Thierry Paquot vous avez droit vous aussi à votre part de côté avant conclusion, avant de voir si le public va poser des questions.

Thierry Paquot

Je ne veux pas du tout parler de Le Corbusier, car j'aurais un avis je pense assez opposé et je ne veux pas qu'on se fâche, surtout sur Le Corbusier. Peut-être parce que je l'ai lu et que j'ai trouvé chez lui une théorie de l'urbanisation...

Irène Omélianenko

Donc n'en parlez pas !

Thierry Paquot

Je n'en parle pas ! Je reviens à cette idée d'image parce que c'est très important. Tout le monde dit depuis très longtemps que l'architecture se résume à une image, et il est dommage que beaucoup d'architectes, parmi les plus connus, acceptent ce jeu-là. Une anecdote : quand dans la revue *Urbanisme* l'iconographe choisit des photos d'un bâtiment, et que ces photos ne satisfont pas les

architectes parce que ça ne met pas assez bien en valeur leur œuvre, immédiatement j'ai un coup de téléphone, des menaces, ce n'est pas du tout sympathique. Et puis on m'envoie une facture, parce que, comme vous le savez, il y a le droit à l'œuvre. Donc je paye deux fois, je paye l'agence de photos et je paye ensuite x ou y, je ne donnerai pas de nom car c'est une manière pour eux de me pénaliser parce que la photo ne colle pas à leur idée. Quand je suis membre du jury pour les tours de la Défense et que Jean Nouvel refuse de répondre à mes questions parce que j'ai publié l'article de Françoise Choay dans *Urbanisme* sur le musée Branly, je trouve cela scandaleux. Je ne vois pas pourquoi il ne répond pas à mes questions alors que je suis membre du jury. Voilà pourquoi je parlais d'éthique.

Alors qu'est-ce qui est légitime, le fait qu'on ne puisse pas en parler ? C'est lamentable évidemment que le président, qui par ailleurs est un président atypique, c'est-à-dire hors lieu, Nicolas Sarkozy, vienne défendre les Courtilières, dont il ignorait tout, j'imagine, la veille au soir. Là on arrive à un autre problème, celui de la culture générale. Combien de rapports ont été écrits sur ce vieux projet, récurrent depuis cinquante ans, de commencer l'éducation à l'architecture et à l'urbanisme dès l'école primaire, pour rien ? Les promenades urbaines et architecturales, voilà une excellente activité pédagogique qu'expérimentait Madeleine Paquot, comme elle le relate dans son ouvrage *J'étudie ma ville* (Liège, 1938), avec des enfants du primaire et pour des résultats remarquables. Les enfants font des relevés, prennent des photos, interrogent les gens du coin, se documentent sur les matériaux et les styles, etc. Là, nous ne pouvons pas

dire que c'est kitsch. Ce qui est kitsch, c'est fabriquer des maquettes qui ne ressemblent pas à des maquettes, des plans infographiques illisibles pour le grand public. Je dis franchement, je ne rends pas compte des expositions faussement branchées d'Arc en rève à Bordeaux ou du Pavillon de l'Arsenal à Paris, parce qu'elles ne s'adressent pas au grand public, elles n'informent pas et ne forment pas non plus. Il ne s'agit pas d'opposer stupidement les expositions à l'ancienne avec des maquettes lisibles par tous et des expositions *in*, pour une élite professionnelle, mais de savoir ce qu'on souhaite démontrer en montrant. La question est : comment parler d'architecture et d'urbanisme à des piétons ordinaires, sans les exclure par des documents incompréhensibles ?

Vous parliez tout à l'heure de Le Corbusier, j'en dirai quand même un mot, et positivement pour une fois. Yannis Tsiomis a magnifiquement édité ses *Conférences de Rio* (Flammarion, 2006). On y apprend que Le Corbusier écrit à sa mère : « Ça y est, j'ai rodé mes systèmes de conférences avec mes illustrations ». En effet, ça donne à voir des dessins un peu naïfs, très simples, il pleure son soleil, trace la limite du sol... Mais en même temps, un néophyte comprend l'enjeu de ce dessin. Et il peut s'opposer, polémiquer. La polémique est saine, moi je suis pour la mésentente, car le consensus s'avère anesthésiant pour une société. Il faut absolument que l'on puisse discuter ce que l'on pense d'un bâtiment, pour apprendre à le comprendre, l'analyser, le découvrir. L'habitant-citoyen a droit à l'excès, à l'erreur... Dans un an, je ne serai peut-être plus en quarantaine et Jean Nouvel à nouveau me serrera la main.

Irène Omélianenko

Ce sera presque le dernier mot. Est-ce que vous avez des commentaires ou des questions ?

Michel Huet

Juste un petit mot à Thierry Paquot, en vous remerciant tous les deux de ce dialogue. Légitime, légal...

Thierry Paquot

Je l'attendais !

Michel Huet

Oui, c'était un peu téléphoné. Je pouvais pas ne pas réagir, surtout que vous avez à plusieurs reprises pour vous-même invoqué la légitimité de ce que vous pensiez. Justement, quand je plaide je dis « c'est légitime » et souvent ce n'est pas légal – c'est un point de détail. La question du point de vue du juriste, contradictoire, c'est de défendre le droit à la critique, le droit à la création et le droit à l'image. Le problème c'est qu'il y a souvent des confusions. Vous dites : « Tel architecte rouspète, m'interdit et ô sacrilège ! ose me demander des droits », mais oui, c'est son droit, et le jour où vous lui supprimerez ses droits d'auteur, vous-même qui êtes auteur aurez peut-être un peu plus de mal à survivre. Il y a une légitimité légalisée du droit d'auteur. Mais en effet, il faut trouver l'équilibre en discutant. Celui qui estime, à tort ou à raison, qu'il y a une modification ou une transformation de l'image de son œuvre par la photographie ou le cinéma, de son œuvre, il est légitime qu'il dise non.

J'ai eu certaines affaires où il y a eu des propos d'une violence incroyable contre l'auteur parce qu'il y avait

confusion entre la critique – et c'était une critique tout fait intéressante, le débat bien connu entre ceux qui pensent que c'est à telle époque qu'il faut restaurer en prenant telle strate et pas l'autre, etc. – et l'attaque contre l'auteur qui pour des raisons symboliques disait : « le béton correspond à la manière de mieux traduire cette histoire. » Il y a plein d'autres exemples.

Il faut qu'il y ait un rapprochement, un dialogue, ne faut pas qu'il y ait rupture entre celui qui réclame de vous qui avez en effet le pouvoir d'éditer. Maintenant que vous gardez l'image vous avez sans doute le droit mais encore faut-il avoir les droits...

Thierry Paquot

C'est un débat un peu technique, je répondrai juste sur cette photo. Elle appartient non pas à une agence d'architecture, mais à une agence de photographie et montrait l'escalier de la bibliothèque vu du quai François-Mauriac, avec en premier plan un SDF affalé à côté d'un Caddie renversé. C'est cette image-là qui a fâché l'architecte. L'article ne traitait pas du tout de la TGB mais de la misère en ville. La pire paraît-il en protection de l'image d'une œuvre, c'est la veuve de l'architecte de l'Arche de la Défense... Quand des bâtiments deviennent emblématiques, servent d'icônes publicitaires, comme le musée Guggenheim à Bilbao ou l'Arche de la Défense, on ne peut plus les prendre pour illustrer un autre thème, ils sont interdits, confisqués !

Je voudrais finir avec cela : il faut que chaque individu quand il veut se mettre dans une posture de critique, puisse se s'arrimer à quelque chose de solide. Je définis l'architecture comme l'attente d'une présence, et l'urbanisme

comme un « bien commun ». Thomas d'Aquin distingue le bien spirituel du bien matériel et du bien commun. Le bien commun, en latin *communitas*, c'est ce qui engage les uns vis-à-vis des autres, et non pas ce qu'on partage. Ainsi sa rentabilité économique n'est pas immédiate, c'est ce dont parle Roberto Esposito dans un très beau livre préfacée par Jean-Luc Nancy, *Communitas, Origine et destin de la communauté* (PUF, 2000). Quand vous achetez, par exemple, un euro le ticket de tramway, les collectivités territoriales versent quatre euros, en moyenne, pour que l'équilibre économique soit atteint. En effet, c'est le tracé, l'itinéraire du tramway qui compte pour la cohérence territoriale et la cohésion sociale, la rentabilité est socioculturelle – relier des quartiers qui se tournaient le dos, s'ignoraient, se détestaient –, pas économique. Tout urbanisme est d'abord mise en relation, traitement des temporalités, après, bien sûr, il faut faire les comptes, mais après. Pour moi, cette dimension de l'urbanisme comme bien commun n'est pas du tout popularisée. On en est encore à entendre des choses du genre « aménager des territoires », alors que l'urbanisme ne peut surtout pas aménager, mais ménager, c'est-à-dire prendre soin.

Ariella Masboungi

Bien sûr, la liberté de critique revendiquée par Thierry Paquot est absolument légitime, pour utiliser un terme que tu n'aimes pas, à condition toutefois que la critique porte sur l'œuvre et non pas sur l'auteur. Et l'exemple que tu as cité de Françoise Choay est admirable à cet égard parce qu'à aucun moment elle n'attaque Jean Nouvel. Comme architecte, elle ne le cite pas, elle explique en quoi elle considère qu'il y a des contresens,

sur quoi on peut être d'accord ou pas d'accord, mais qui me paraît absolument légitime comme critique. Alors que très souvent la critique attaque l'auteur, et d'une manière assez choquante – je ne parle pas de la revue *Urbanisme*.

Le deuxième point : d'accord pour la critique, condition que l'auteur, les auteurs puissent répondre, ce qui est le cas dans la revue *Urbanisme* mais jamais dans la grande presse. Qui plus est, quand l'auteur demande un droit de réponse, c'est simplement pour rectifier certaines erreurs, et il ne l'obtient pas. Je cite juste l'anecdote de Christian de Portzamparc, attaqué pour les dysfonctionnements de la Cité de la musique, dont on sait qu'ils sont très relatifs et que les torts sont extrêmement partagés, qui se demandait s'il allait exiger un droit de réponse. Finalement, on l'a découragé parce que le droit de réponse apparaît comme une justification, une confirmation de la critique. Parfois il obtient trois-quatre lignes, mais la plupart du temps le journal ne prend pas la réponse, donc c'est une bagarre qui n'est pas équilibrée sur un ring on n'a pas du tout la même puissance les uns et les autres. C'est vrai pour l'essentiel de la critique.

Où en est la critique, et où en sommes-nous, créateurs comme usagers, de nos rapports avec elle ? Quelle fonction remplit-elle (repérage, distinction, jugement), ou ne remplit-elle plus ? Doit-elle être laissée aux experts, confiée aux seuls journalistes, déléguée aux amateurs éclairés, réservée aux créateurs ou laissée en libre accès ? Doit-elle se réfugier dans la théorie, dans l'Histoire ? Quels rapports doit-elle entretenir avec l'innovation (trop lointaine elle la rate, trop proche elle la courtise) ?

L'envie de réflexion est née du constat de malaise largement partagé par les créateurs et les "usagers" de la création, acteurs du monde de l'architecture comme des autres disciplines, à l'égard de la critique. Nous avons, architectes et non-architectes, à en débattre, dans le droit fil du travail et de la réflexion de l'architecte et urbaniste Pierre Riboulet.

ISBN 978-2-910342-56-2

10 €

